

L'art de voler bas

Yves Beauchemin

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31398ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauchemin, Y. (1992). L'art de voler bas. *Liberté*, 34(5), 19–21.

YVES BEAUCHEMIN

L'ART DE VOLER BAS

Pour accéder au pouvoir, les hommes politiques doivent en général refléter certains traits fondamentaux de la population qu'ils veulent diriger. René Lévesque cristallisait en sa personne le goût de vivre, la naïveté, le bon cœur et l'audace mêlée d'indécision des Québécois. L'extraordinaire durabilité politique de Robert Bourassa s'explique, à mon avis, par le fait que son caractère et ses opinions expriment notre plus bas commun dénominateur collectif: la mollesse, une prudence peureuse qui nous sert trop souvent de stratégie, une piètre opinion de nous-mêmes développée par deux siècles de domination et le plaisir malsain que bien des Québécois ressentent encore à se tenir aux frontières de l'existence.

Individus comme sociétés ont tous leurs cotés moches; c'est sur ceux-là que table Bourassa: ce sont les seuls à trouver en lui des résonances. Cet homme gentil, faiblard et rusé, incapable de haine ou d'amour profondes, inspirant comme une salle de théâtre vide, exprime en la personnifiant la vague infection chronique qui affecte l'organisme québécois depuis la Conquête et que ce dernier combat depuis si longtemps sans être parvenu à s'en débarrasser totalement.

Nous commettrions cependant une grave erreur en sous-estimant Robert Bourassa. Ce politicien, qui a toujours refusé par cynisme ou incapacité congénitale d'être un homme d'État, peut se montrer un redoutable stratège; il

utilise en virtuose nos faiblesses, nos écœurements passagers, notre inertie et l'effet d'usure qu'exerce le temps sur toutes choses. Dans quel but? Par goût du pouvoir, mais d'un pouvoir qui ne s'est pas fixé de but, justement, sauf celui de tourner en rond sur lui-même dans le simple plaisir de durer. Car Robert Bourassa n'a pas de projet. Et il refuse au peuple québécois d'en avoir un. C'est un pseudo-Christophe Colomb incapable de quitter le port — ou peut-être un capitaine suicidaire à la recherche de son Titanic. En effet, pendant qu'il repousse les échéances, nous gaspillons un temps précieux, le Québec vieillit, perd de la souplesse, du dynamisme, son poids démographique diminue dans le Canada (son influence aussi), l'étalement urbain continue de vider l'île de Montréal, abandonnée par les francophones et de moins en moins capable d'intégrer les immigrants à notre culture.

Je disais que Bourassa n'avait pas de projet. Je me corrige: en fait il en a plusieurs, une poudre de petits projets qu'il renifle chaque jour avec délectation: construire des barrages, remporter les élections, embêter ses adversaires, gagner du temps, favoriser les amis, cacher son jeu, éviter les éclats de voix et surtout, surtout, demeurer à tout prix dans le Canada comme un fœtus lové bien au chaud dans le ventre maternel et qui refuse d'en sortir par crainte de l'inconnu. Mais la Confédération n'est pas le ventre originel du Québec. Nous existions bien avant sa signature. Elle est plutôt notre prison. Voilà l'erreur de perspective fondamentale de Robert Bourassa, qui le condamne à être un pygmée dans l'histoire.

C'est à cet homme, qui a autant le goût de l'indépendance qu'un éléphant d'entrer dans une bouteille, qu'on a confié le soin d'organiser le prochain référendum sur notre avenir politique (j'écris ces lignes fin mai). Il le tiendra... sur les offres fédérales seulement! Ou décidera de l'annuler en modifiant la loi 150. Ou s'associera avec Ottawa dans une grande consultation pancanadienne où on tentera de

nous refaire le coup du plébiscite de 1942. De toute façon, quoi qu'on fasse, les dés seront pipés, car les deux premiers ministres qui les agitent en se faisant des signes de connivence le sont aussi. La question, calibrée selon des résultats de sondages menés à grande échelle, sera vague et optimiste à souhait. Je crois l'entendre déjà: — Voulez-vous que le Québec demeure dans un Canada prospère et renouvelé qui respectera son caractère distinct?

Comme les conditions du contrat n'auront pas été formulées avec précisions, elles ne seront pas respectées — et le oui naïf qu'on aura tiré des Québécois à demi assommés par l'interminable débat constitutionnel servira de prétexte à une nouvelle prolongation de ce débat jusqu'à l'épuisement final. C'est la stratégie de l'écœurement, qui ne demande pas de courage, seulement un peu de persévérance. Et c'est ainsi que Mulroney et Bourassa, par leurs manœuvres tortueuses, risquent de disqualifier la notion même de consultation populaire.

Ce référendum — s'il y en a un — ne réglera donc rien, à moins d'un miracle. Les souverainistes, qui n'en contrôlent pas la machine, pourront difficilement en influencer l'orientation. Mais ils doivent s'y impliquer à fond, pour assurer au débat un minimum de décence et contenir le gâchis. Quand les poules se retrouvent avec un renard à la tête du poulailler, elles ont intérêt à surveiller leurs veines jugulaires!

L'heure décisive sonnera en fait dans deux ans, aux prochaines élections. Car, même dans notre imparfaite démocratie, les petits malins comme les autres doivent finir un jour par rendre des comptes.